

gère ; cependant , le ton simple et la bonhomie qui règnent dans tout cet ouvrage , captivent le lecteur et lui font aimer en même temps le livre et l'écrivain.

M. Raymond parle d'abord de ses parents, de ses premières années. Ce chapitre est un des mieux écrits ; le portrait de sa mère, bonne et fantasque, dévote et un peu coquette, a une expression de vérité naïve. Il trace ensuite l'histoire de ses études, dans lesquelles un travail obstiné le rendit l'égal ou le supérieur de ceux de ses camarades à qui la nature avait accordé plus de facilité. Comme presque tous les jeunes gens élevés au sein des familles religieuses, il se crut appelé à l'état ecclésiastique. Une chanson contre son professeur, qu'il fredonna par inadvertance devant ce dernier, le força à sortir du séminaire Saint-Irénée de Lyon, où il était élève, et lui fit abandonner cette vocation. « Sans cette maudite chanson, dit-il, il est vraisemblable, qu'au lieu d'une vie agitée par tant de vicissitudes, j'aurais vécu paisiblement et uniquement occupé à faire des conversions. » Ceux qui ont été à même d'apprécier l'utilité de la carrière scientifique et industrielle de M. Raymond, donneront sans doute à la chanson une toute autre épithète.

Il étudia la médecine à Montpellier. Là, l'exemple de jeunes gens plus riches l'entraîna à d'assez fortes dépenses, pour des vêtements qu'il nomme *toilette de marquis*. Cette toilette était dûe aux fournisseurs, à l'instar de celle de beaucoup de fashionables : mais ces messieurs laissent d'ordinaire l'inquiétude à leurs créanciers, tandis que le bon M. Raymond déplora amèrement une faute dont il s'exagère encore la gravité. Il fait une peinture comique de la sensation que produisit son brillant costume au milieu de sa famille.